

Lénine : «Au fait, qui êtes-vous de votre état, camarade ?»

Alfred Kurella

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, *tome III. Moscou, Éditions du Progrès, 1965, pp. 268-278.*

Il y a beaucoup de gens dans le monde qui connaissent ce tableau : un grand bâtiment blanc à coupole verte au-dessus de laquelle flotte un drapeau rouge, le granit poli du Mausolée, une rangée d'épicéas sombres et, entre le Mausolée et la coupole, une muraille en briques aux hauts créneaux rappelant une queue d'hirondelle.

Le 1^{er} mai 1919, debout sur cette muraille entre deux créneaux, un jeune Communiste allemand regardait la Place Rouge qui s'étendait à ses pieds.

En ce temps, au pied du mur, tout avait un aspect différent de l'aspect actuel. Là où se trouve maintenant le Mausolée, il y avait une tombe encore fraîche. On y avait enterré [Yakov Sverdlov](#), président du Comité Exécutif Central de Russie. C'était le premier des grands chefs de la révolution socialiste enseveli près du mur du Kremlin.

Devant la tombe, on voyait une tribune assez haute, grossièrement bâtie. Un homme s'y tenait. Plus exactement, il ne s'y tenait pas, mais marchait de long en large. Tantôt, d'un mouvement énergique, il tendait la main en avant, tantôt faisait de larges gestes comme pour interroger ou calmer. Ces gestes et les mouvements de sa tête qui changeait rapidement de position, ce qui redonnait en quelque sorte à certaines de ses paroles un accent particulier, laissaient deviner ce de quoi il parlait.

L'orateur semblait avoir ensorcelé la foule. Sa voix résonnait au milieu d'un tel silence que même en haut, on entendait toutes les intonations de sa parole, son rythme. Une petite revue militaire venait d'avoir lieu. Les soldats, habillés de façon disparate, formaient un carré à droite de l'originale église de Basile-le-Bienheureux. D'autres faisaient la chaîne sur la Place Rouge. Derrière eux, on voyait une grande foule de gens étroitement serrés les uns contre les autres. Tout Moscou s'était assemblé pour la fête du 1er Mai. Et c'est à ces gens que s'adressait l'orateur sous les regards de milliers de paires d'yeux dirigés sur lui de tous les côtés de la place.

Le discours est terminé. Deux gestes énergiques de l'orateur soulignent ses dernières paroles accueillies par de grands cris de cette foule mouvante.

L'homme à la tribune va descendre les marches de l'escalier. Une modeste auto débouche de la porte béante de la tour à la grande horloge. Les acclamations s'apaisent quelque peu, et on entend les accents de l'*Internationale* jouée par un petit orchestre.

Et tout à coup, il se produit quelque chose d'imprévu. À peine cet homme de taille moyenne était-il descendu de la tribune devant laquelle la voiture vient de s'arrêter, que la foule rompt le faible cordon de troupes.

Entraînant avec elle les soldats poussés par le même désir que leurs frères en bleus, la foule qui envahissait la place s'élançait vers l'homme qui s'approche de l'auto. Le flot humain l'entoure de cercles concentriques de plus en plus étroits.

L'homme assis dans la voiture qui avance lentement se lève. Tenant sa casquette à la main, il salue la foule. Une forêt de bras se dresse en réponse. La masse d'hommes se pressant autour de lui crie de plus en plus fort et distinctement : « *Lénine !... Lénine !... Lénine !...* »

Tous ceux qui se trouvent sur la place : vieux et jeunes, civils et militaires se fondent en un tout dans cette foule disparate. La foule continue à avancer lentement vers la tour à l'horloge en tourbillonnant autour du même point devenu centre de ce remous. Puis, la grande porte engloutit la voiture, et le peuple se calme aussitôt. La foule privée de son centre d'attraction se disperse en se divisant en petits groupes. Les soldats se remettent en rangs et quittent la place avec les civils qui s'en vont.

Ce tableau, vu ce jour-là par moi seul probablement, moi, jeune communiste allemand dont le rêve le plus cher, celui de voir la capitale de la révolution, s'était réalisé il y avait seulement dix jours, s'est gravé pour toujours, dans tous les détails, dans ma mémoire. Que de choses avais-je vécues ces jours-là !

Oui, je vivais à Moscou, au Kremlin où je m'étais trouvé du coup au centre du mouvement qui transformait le monde. Tous les jours, dans la cantine du Conseil des Commissaires du Peuple, je rencontrais les hommes que je connaissais d'après les journaux comme les dirigeants de ce mouvement. Il y avait quelques jours seulement que le chef de la révolution, Lénine, m'avait reçu dans son cabinet de travail et s'était entretenu avec moi en tête-à-tête durant plus d'une heure. Et cela se passait après un voyage fort mouvementé de plusieurs semaines à travers les frontières, en contournant les villages occupés et, enfin, à travers les fronts où ma vie avait été plus d'une fois en danger. Il était naturel qu'après tout cela, je regardasse le monde d'un œil différent.

Les mois précédents avaient été ceux de durs combats. À première vue, ils s'étaient soldés pour nous (les révolutionnaires allemands. – N.R.) par une défaite. Mais ils avaient donné naissance au Parti communiste allemand¹. Nous savions ce que cela signifiait pour le mouvement ouvrier allemand et international, et nous comprenions que cette victoire, qui avait racheté tous les échecs des derniers mois, nous la devions dans une mesure considérable à Lénine, car il nous avait donné un mot d'ordre qui nous avait permis de lutter non seulement par la propagande, mais aussi les armes à la main. Ce mot d'ordre était celui de la dictature du prolétariat.

Il faut se replacer à cette époque-là pour se rendre compte de l'importance qu'avaient les débats sur une notion aussi « abstraite » et « purement théorique » que la dictature du prolétariat, notion qui se trouvait de plus en plus en contradiction avec les opinions libérales dominantes en ce temps non seulement dans les milieux progressistes, mais encore dans le mouvement ouvrier. « Dictature du prolétariat ! » Il ne suffisait pas que ce mot d'ordre devint un objet de discussion, il fallait encore en faire un objectif de lutte. Ce qui s'était produit en effet. Toutes les discussions ardentes au sein de la classe ouvrière portant sur l'orientation et les buts de la révolution étaient déterminées par ces deux mots.

L'ouvrage de Lénine *L'État et la Révolution* était devenu l'arsenal d'où nous tirions les armes afin de lutter pour la dictature du prolétariat.

Cet ouvrage court mais plein d'enseignements avait été apporté illégalement de Suisse en Allemagne en été 1918. Dans les groupes et les cercles du mouvement clandestin des jeunes, nous lisions, étudions beaucoup en ce temps, et nous croyions comprendre déjà quelque chose à la doctrine de Marx, mais ce livre c'était quelque chose de nouveau pour nous. Je me rappelle bien la première impression produite par lui. À vrai dire, j'avais été quelque peu déconcerté : que veut-il donc, cet

1. Le Parti communiste allemand a été fondé en décembre 1918, après la révolution qui eut lieu en Allemagne au mois de novembre de la même année. (N. R.)

homme ? J'espère qu'on me pardonnera cette expression, mais c'est ainsi que nous pensions alors. Pour nous, Lénine était un éminent révolutionnaire, mais comme théoricien, c'était un des nombreux auteurs envers lesquels nous avions encore à déterminer notre attitude. Pourquoi Lénine estime-t-il que le lecteur a besoin qu'on lui répète la même chose une fois, deux fois, trois fois et même plus ? À quoi bon ce piétinement sur place ? Mais je poursuivais la lecture : j'ai relu ce livre. Et brusquement, j'ai compris que cet ouvrage m'avait fourni des arguments pour répondre à toutes les questions capitales posées par l'actualité. Le cours de l'histoire et la lutte des masses laborieuses avaient fait de la question du pouvoir politique en Allemagne un problème brûlant, pratique.

L'ancienne direction de l'État avait été renversée, que fallait-il faire maintenant ? Qu'est-ce que représentait cet État, qu'était la machine d'État ? Qu'est-ce qu'elle devait devenir ? Et chaque réflexion, chaque discussion sur toutes ces questions d'actualité menait inmanquablement à la dictature du prolétariat. Ici, on voyait passer la ligne de démarcation. Toutes les décisions ultérieures dépendaient de la réponse positive ou négative donnée à la question suivante : fallait-il toute une période de transformation révolutionnaire de la société capitaliste en société socialiste et, partant, une forme appropriée d'État ? Les discussions orageuses sur cette question, les vifs débats, qui avaient gagné les plus larges milieux ouvriers, avaient fait ressortir toute la richesse intérieure de la solution de ce problème fournie par Lénine. Nous avions appris alors, sans nous en rendre compte, à penser tout à fait autrement.

Outre cette première introduction à la dialectique matérialiste, l'étude fructueuse de l'ouvrage de Lénine *L'État et la Révolution* nous avait donné autre chose : cet ouvrage nous avait fait connaître Marx à fond. Cela ne veut pas dire que nous n'avions pas lu antérieurement Marx et Engels. Mais les enseignements que nous avons tirés de cette lecture étaient fragmentaires, incomplets. Les parties de leur doctrine prises séparément n'avaient, selon nous, aucun lien intérieur, et, avant tout, il était très difficile d'emprunter au marxisme tel que nous l'avions connu auparavant des indications et des arguments pour résoudre les problèmes pratiques que nous posait l'histoire. Or, Lénine a montré au mouvement ouvrier international Marx et Engels dans toute la richesse de leur pensée géniale, il nous a fait voir dans le marxisme un grand système universel de connaissances théoriques et pratiques, et cela constitue un de ses plus grands mérites devant l'histoire.

J'avais déjà fait ma première incursion dans le monde des idées de Lénine quand, au printemps 1919, j'ai eu le bonheur de partir pour Moscou chargé d'une mission par le parti. Dès mon arrivée, j'avais fait la connaissance de Lénine et pris part au travail qui m'introduit pour longtemps dans la sphère d'activité de Lénine, chef de l'Internationale Communiste.

C'est le 20 avril 1919 que j'étais arrivé à Moscou. Quelques jours après, on m'avait annoncé que Lénine voulait me parler. Cette invitation était quelque peu inattendue pour moi, mais je me doutais de son motif. Pendant mon voyage qui avait duré un mois entier, on avait instauré une république soviétique en Bavière. Les liens de Moscou avec le monde extérieur étaient alors précaires. On avait probablement annoncé à Lénine l'arrivée d'un envoyé du Comité Central du Parti communiste allemand. Cet homme venu de Munich, où il avait dirigé l'organisation de la jeunesse communiste, serait une source vivante d'information supplémentaire permettant de comprendre mieux ce qui s'était passé là-bas. Et en effet, Lénine s'était servi de... cet entretien qui avait duré plus d'une heure pour essayer de tirer tout ce qui était possible de cette « source ». Mais il s'avéra que je ne pouvais pas lui être de très grande utilité.

Je logeais au Kremlin, aussi, quand on était venu me chercher, n'avais-je pas eu un très long chemin à faire. Lénine s'était levé de son bureau en me voyant entrer dans la pièce. Cette pièce, pas grande, mais très claire, est maintenant bien connue grâce à de multiples photographies et tableaux. Après m'avoir fait asseoir à une petite table dans un coin de la pièce, Lénine avait pris place à côté de moi sur un canapé placé contre le mur. En m'écoutant, tantôt il se rejetait dans le coin du canapé en mettant sa main gauche sur le dossier, tantôt se penchait en avant posant les mains sur ses genoux, la tête un peu inclinée de côté. Quand il posait une question importante, il se plaçait au bord du canapé laissant

tomber légèrement les épaules et me regardant du coin de l'œil pendant que je répondais à sa question. D'ailleurs, je sentais constamment son regard posé sur moi, un regard attentif, par lequel il semblait pouvoir lire les pensées, car souvent, les questions complémentaires concernaient les choses que j'avais été sur le point de lui annoncer.

Quant à moi, l'assurance naïve avec laquelle j'étais entré chez Lénine avait commencé à céder la place à la confusion. Et cela, non parce qu'il voulait d'une manière quelconque me faire sentir son autorité ; au contraire, ayant tout de suite remarqué mon embarras, il avait souligné le caractère d'égalité de notre entretien. Mais cela m'avait rendu encore moins sûr de moi. Ce qu'il savait lui-même sur Munich, les événements de Bavière et la situation politique en Allemagne, et ce qu'il espérait apprendre de moi à titre supplémentaire dépassaient de loin ma connaissance et mon expérience.

Il m'avait étonné dès le début de notre entretien en m'interrogeant sur des choses spécifiquement munichoises. Il connaissait non seulement le Jardin anglais avec le *Monopterus* et la Tour chinoise, mais encore Aumeister et Ungererbad, j'ignorais à ce moment qu'il avait séjourné à Munich.) Il connaissait très bien les grandes entreprises de cette ville dont je ne connaissais que les plus importantes : il savait ce qu'il en était des cadres dans la social-démocratie bavaroise, chose dont je n'étais informé que dans les grandes lignes. Mes réponses étaient loin d'être complètes, et, en parlant de l'influence du Parti communiste parmi les jeunes, j'étais allé un peu trop loin. Lénine s'en était tout de suite aperçu et m'avait corrigé avec une ironie bienveillante. À mesure que notre conversation se poursuivait, je me rendais compte des connaissances étendues que devait avoir le vrai communiste et le chef de parti et du peu de choses que nous (j'en jugeais d'après la plupart de mes camarades de parti munichois) savions au sujet de questions importantes et de principe.

Cependant, il me semblait que tout ce dont je pouvais l'informer – les portraits que je faisais de différents militants de gauche munichois, mes brefs récits les concernant – avait de l'importance pour lui. Il m'écoutait tantôt en souriant avec approbation, tantôt hochant gravement la tête. Mais je m'étais trouvé tout à fait impuissant dans une question qui paraissait l'intéresser beaucoup, celle qui touchait les sympathies politiques des paysans bavarois et l'influence que notre parti exerçait sur eux. En m'entendant parler des « *tendances de gauche* » et de l'« *influence croissante* », il m'avait jeté un coup d'œil surpris.

J'avais vu ses sourcils se lever de plus en plus haut quand je m'étais mis à m'étendre sur les « *conseils paysans* », et lorsque j'en avais mentionné un à Rosenheim, il m'avait interrompu : « *Rosenheim ? N'est-ce pas sur la ligne de chemin de fer menant à Kufstein ? Mais ça, c'est une ville ! ...* » J'avais essayé de corriger un peu mon information, mais il m'avait posé tout de suite la question : « *Au fait, qui êtes-vous de votre état, camarade ?* » et, entendant ma réponse pas tout à fait véridique, « *étudiant* », il avait fait « *ah, oui !* » et avait abandonné ses questions sur les paysans bavarois. Il m'avait demandé où j'étais descendu, si j'étais pourvu de tout, quels étaient mes projets, et si je pouvais, en cas d'éventuel départ, emporter une lettre en Bavière. Notre entretien avait pour but de lui fournir des renseignements complémentaires dont il avait besoin pour sa Lettre aux ouvriers de Bavière². J'avais répondu très brièvement à toutes ces questions et pris congé de lui peu après.

Cette fin peu glorieuse de mon premier entretien avec Lénine m'a obsédé pendant longtemps. Je ne voyais pas au début la liaison entre ma connaissance du problème paysan en Bavière et ma profession. Et c'est seulement plus tard, en amassant de l'expérience que j'ai compris à quel point l'origine sociale d'un homme agit sur ses vues et, par là même, sur les prémisses subjectives de ses déductions. Car il s'agit de l'ensemble des sensations personnelles, des observations et des jugements dans un milieu socialement déterminé et limité, sous l'action duquel, on voit se former pendant le jeune âge les réflexes et les associations de l'individu, ce caractère socialement déterminé de la mentalité que l'homme acquiert pendant son enfance et son adolescence et qui se fait sentir jusqu'à la plus grande vieillesse.

2. L'auteur a probablement en vue le « *Salut à la République Soviétique de Bavière* » (voir Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 29, pp. 328-329). (N. R.)

L'expérience vécue m'a aidé plus tard à comprendre pourquoi dans le Parti communiste de Russie, et ensuite dans toute l'Union Soviétique, on prêtait l'attention non seulement à l'état social et à l'activité professionnelle de l'homme sur les opinions et le caractère duquel on voulait avoir le plus de renseignements possible mais aussi à son origine sociale. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'en me laissant entendre qu'il n'attendait pas qu'un étudiant allemand eût de bonnes connaissances sur la question agraire en Bavière, Lénine n'avait pas porté un jugement de principe sur les « étudiants », qu'il ne s'agissait nullement de l'ouvriérisme, de cette hostilité intellectuelle qui, en compagnon fidèle de trade-unionisme, a fait pendant longtemps son œuvre dans les rangs du mouvement ouvrier allemand. Le doute qui s'était glissé en moi après l'exclamation de Lénine « *ah, oui !* » m'a fait constamment revenir à la question du mouvement ouvrier et des intellectuels jusqu'au moment où j'ai trouvé la clé de sa solution dans le génial ouvrage de Lénine *Que faire ?*

Ma seconde entrevue avec Lénine, la même année 1919, portait un caractère tout à fait différent. Dès le mois de mai, sur l'initiative de Lénine, on créa une commission chargée d'étudier la situation dans le mouvement socialiste international de la jeunesse et de voir s'il n'était pas possible de créer une Internationale de la jeunesse. Je fus élu membre de cette commission. Les matériaux qui avaient résulté de nos travaux furent à plusieurs reprises présentés à Lénine et nous revinrent avec ses annotations. À la fin du mois de mai, le Comité exécutif de la IIIe Internationale créé peu avant, lança un appel ayant pour sa base l'indication importante de Lénine relative au mouvement socialiste international de la jeunesse. Ce document invitait à grouper toutes les organisations socialistes et les organisations ouvrières existantes de la jeunesse qui, pour la plupart, avaient adopté pendant la guerre une attitude révolutionnaire en Internationale Communiste de la Jeunesse. L'Union hongroise, dont les représentants se trouvaient également à cette époque à Moscou, se chargea d'inviter toutes les organisations à une rencontre prévue pour le milieu d'août. L'Union des Jeunesses communistes de Russie y délégua deux représentants. Notre départ fut fixé pour la fin de juillet. Nous partîmes par des chemins différents pour qu'un de nous au moins pût arriver à temps. Avant le départ, nous avons été plus d'une fois reçus par Lénine.

Cette fois également, la conversation avait commencé par de multiples questions. Le fait que Lénine avait des connaissances approfondies dans ce domaine ne m'avait pas beaucoup étonné. Je savais qu'en Suisse, à l'époque de l'émigration, il s'était occupé à fond du mouvement des jeunes. Nous avons dû lui exposer comment nous voyions notre tâche. Lénine y avait apporté de nombreuses corrections. Notre naïveté juvénile et l'espoir de trouver dans les documents de la commission des thèses remarquables sur toutes les questions nous faisaient voir les choses de façon simpliste. Ainsi, avant de partir, nous avons eu encore une petite leçon de tactique politique.

Comme auparavant, la mobilisation des plus grandes forces possibles autour d'un programme révolutionnaire clair, sans compromis, se basant sur la reconnaissance de la dictature du prolétariat, était la tâche stratégique essentielle. Ici, dans le mouvement des jeunes, la reconnaissance de la lutte des classes constituait cette question de principe à laquelle on ne pouvait répondre que par un « oui » ou un « non ». Mais Lénine nous avait averti tout de suite que la seule reconnaissance de ce point théorique du programme par les participants au mouvement ne pouvait pas servir de critère pour déterminer la véritable position politique. Il avait surtout attiré notre attention sur l'attitude qu'adopteraient probablement les austro-marxistes³. Dans le mouvement des jeunes, ils étaient représentés par l'organisation socialiste autrichienne de la jeunesse. Ils seraient prêts à faire toutes sortes de concessions dans les questions purement théoriques afin de pouvoir éviter les solutions des questions pratiques du mouvement et garder la liberté d'action.

3. L'austromarxisme : une variété de revisionnisme qui s'est formée au sein du Parti social-démocrate d'Autriche (O. Bauer, F. et M. Adler, K. Renner et d'autres). Ce qui est propre à cette tendance, c'est son hostilité à la théorie marxiste et au mouvement révolutionnaire qu'elle dissimule hypocritement sous une phraséologie gauchiste et une terminologie « marxiste ». (N.R.)

Lénine nous avait suggéré d'inclure au projet de programme non seulement la reconnaissance de la IIIe Internationale Communiste, mais aussi le point impliquant l'adhésion de la nouvelle Internationale de la Jeunesse à cette organisation. Au cours des pourparlers préliminaires engagés peu après, en août 1919, à Vienne, on put se rendre clairement compte à quel point cette indication était importante. Effectivement, les « Viennois », Danneberg en tête, étaient prêts, comme on dit, à « avaler » la dictature du prolétariat, mais refusaient obstinément de reconnaître la IIIe Internationale, quitte à provoquer une scission, ce qui finit par les entraîner dans le bourbier de l'opportunisme social-démocrate.

Au cours du congrès constitutif de l'Internationale de la Jeunesse communiste, nous dûmes nous donner bien du mal pour nous acquitter de la mission dont nous étions chargés par Lénine. Même parmi certaines unions des jeunesses communistes, il y avait des opinions et des tendances hostiles à l'idée de voir le parti communiste diriger la jeunesse.

Un an et demi après, je revis Lénine. À la fin de février 1921, j'étais arrivé à Moscou pour des pourparlers politiques, en tant que membre de la Commission du Comité exécutif de l'Internationale de la Jeunesse communiste qui avait son siège à Berlin. Il s'agissait du même problème sur lequel Lénine avait attiré notre attention dès l'été 1919, On discutait la question de savoir si le personnel dirigeant de l'Internationale de la Jeunesse devait quitter Berlin pour Moscou où se trouvait le Comité exécutif de l'Internationale Communiste. Lénine ne participait pas à ces conversations.

Mais au cours du Xe Congrès du P.C.(b)R. qui se tenait dans la salle Sverdlov du Kremlin, j'entendis le rapport de Lénine sur l'activité du C.C. et une partie des débats sur les décisions les plus importantes du congrès (portant sur l'impôt en nature, l'unité du parti).

En été 1921, après de longs et orageux débats, le IIe Congrès de l'Internationale de la Jeunesse communiste qui eut lieu à Moscou prit la décision de transférer le Comité exécutif à Moscou.

Par la suite, j'eus plus d'une fois l'occasion d'avoir des contacts avec Lénine. C'était pendant le IIIe Congrès de l'Internationale Communiste qui avait précédé notre congrès à nous, et auquel nous avions pris part, mais plus souvent, au cours des années suivantes, quand, secrétaire du Comité exécutif de l'Internationale de la Jeunesse communiste, je vivais presque continuellement à Moscou. Cela se passait avant tout aux séances de commissions où je traduisis plusieurs fois en allemand et en français les discours de Lénine, à celles du Bureau de l'Internationale Communiste auxquelles Lénine prenait part.

Je ne me rappelle pas les détails de ces rencontres. Mais chaque intervention de Lénine où il exposait son point de vue fut très profitable à mon développement politique.

*L'inoubliable Lénine.
Recueil des souvenirs.
Éditions d'État de littérature politique.
Moscou 1958.
pp. 58-68.*